



ORIGINES, DESCRIPTION ET HISTOIRE
 DES
 PRINCIPALES VILLES DE LA BELGIQUE

LA FORCE

LES ENVIRONS
 DE
 BRUXELLES
 PAR
 A. MABILLE



J. LEBÈGUE & C.^{ie} ÉDITEURS
 BRUXELLES

COLLECTION NATIONALE



LES ENVIRONS
DE BRUXELLES

PAR

ALFRED MABILLE

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

COMPOSITIONS INÉDITES DE HENRY CASSIERS ET ALFRED RONNER
ET PLUSIEURS VUES PHOTOGRAPHIQUES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

AU TEMPS PASSÉ

Lorsque du haut de la flèche de Saint-Michel, on contemple le panorama, et qu'on porte ses regards au delà des toits dont les rouges et les noirs, coupés par les lignes blanches des ruilées et le jaillissement des cheminées, se prolongent bien loin, on voit de chaque côté s'élever en pente douce les versants de la vallée : à l'ouest, le grand plateau de Scheut et de Koekelberg se découvre et déroule ses champs coupés par les chaussées de Ninove et de Gand, et ses bouquets de bois qui couronnent la hauteur ; vers le midi, c'est Anderlecht, dont on aperçoit l'église, et le fond de la vallée, avec les prairies bordant la rivière ; au nord, on voit Laeken, les hauteurs vers Stroombeek et la ligne régulière du canal de Willebroeck ; au fond, quand le temps est clair, un petit rectangle se découpe sur l'horizon, c'est la tour de l'église Saint-Rombaut, à Malines. Sur la rive droite, le plateau d'Evere se laisse deviner derrière le dôme de Sainte-Marie, toute la crête est occupée par la ville, et ce n'est qu'au sud, après avoir dépassé la ligne sombre formée par le bois de la Cambre, qu'on distingue Uccle, la chaussée d'Alseberg qui grimpe la côte, le bois Mosselman et la campagne.

Autrefois, la forêt de Soigne s'étendait aux environs de Bruxelles, sur toute la rive droite de la Senne. Les défrichements se sont faits

peu à peu; cette conquête progressive de la forêt par la culture dure depuis des siècles, elle continue toujours. Des villages s'établirent en lieu et place des solitudes ombragées, vieux refuges de nos ancêtres contre l'oppression romaine; le terrain se dénuda et le laboureur fit passer le soc de sa charrue dans le terrain des anciennes forêts. Sur la rive gauche, d'immenses étendues de terrain restèrent en friche jusqu'au XIII^e siècle; elles étaient semées de bouquets de bois, dont bon nombre, réduits à la vérité, existent encore. Au fond de la vallée et le long de quelques affluents de la Senne, se trouvaient des pâturages, assez pauvres en bétail.

Au moyen âge, on ne trouvait dans les villages que des habitations en torchis et en boue, couvertes de chaume; pas d'autre ouverture que la porte : c'est par là que devaient entrer l'air et la clarté et que la fumée sortait. Le soir, pas de lumière : les chandelles étaient un objet de luxe et on les réservait pour être offertes à l'église. La nourriture du paysan ne valait guère mieux que son logis; la chanson des *kerels* va nous dire quelle était celle du paysan flamand : le serf brabançon avait même pitance.

« Wronghele ende wey, broot ende caes,
 Dat heit hi al den dach :
 Daer omme es de kerel so daes;
 Hi hetes meer dan hys mach! »

dit le refrain : « Du lait caillé, du lait battu, du pain et du fromage, voilà ce qu'il mange tout le jour; c'est pourquoi le kerel est si farouche, il mange plus qu'il ne peut. » Et la chanson continue :

« Un gros morceau de pain de seigle lui suffit; il le tient à la main en se rendant à la charrue, suivi de sa femme qui, la bouche à demi pleine d'étoupes, agite sa quenouille jusqu'à ce qu'elle aille préparer l'écuelle du repas (1). »

(1) H. PERGAMENI, *Les Guerres des paysans*.

Ce repas, nous en avons vu le menu habituel; parfois un morceau de porc salé s'y ajoutait, mais les aliments frais étaient presque inconnus du paysan.

Dans le Brabant, à partir du XIII^e siècle, « la condition des serfs était généralement douce. C'était plutôt une servitude de la glèbe. A l'exception de quelques-uns d'entre eux, qui étaient attachés au service de la maison et dont l'existence dépendait davantage de l'humeur ou des caprices du maître, la grande majorité se livrait à la culture des champs. Soumis à des redevances déterminées, ils ne pouvaient être arrachés au sol natal, ni être vendus à l'étranger; leur existence, il est vrai, n'avait rien de brillant : un travail constant et pénible, aucune joie, aucune possibilité d'améliorer leur sort. Les serfs n'étaient pas même maîtres de leur cœur, puisqu'ils ne pouvaient se marier à une femme qui n'était pas la sujette de leur seigneur, sans le consentement de celui-ci. Mais, grâce au caractère national, à l'influence de la religion, on s'habitua à les traiter avec douceur (I). »

C'était là une situation relativement meilleure que dans d'autres contrées. Certaines seigneuries faisaient tristement contraste, — celle de Perck, entre autres, où les serfs étaient tenus de battre les étangs qui entouraient le manoir, afin d'empêcher les grenouilles de troubler le sommeil du seigneur.

A l'exemple des villes, nombre de villages avaient obtenu des privilèges et des droits de bourgeoisie pour la partie aisée de leur population, les *mansionnaires*, qui exploitaient une certaine étendue de terre, une ferme ou un moulin; les *journaliers*, qui constituaient la plèbe rurale, demeuraient dans la servitude complète et dans une misère très grande.

C'est ainsi que de grandes communes comme Vilvorde, Ter-
vueren, Duysbourg, Overyssehe prospérèrent, virent s'accroître leur

(I) A. WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles*.

population, à tel point que d'autres seigneurs voulant ménager à leurs domaines les mêmes bénéfiques, concédèrent à leurs vassaux des droits analogues. Ces droits peuvent se résumer ainsi : « Les bourgeois étaient jugés, au criminel et au civil, par leur échevinage particulier; ils étaient exempts d'aides et d'exactions et ne devaient pas le service militaire, sauf en certains cas déterminés. Ils s'imposaient eux-mêmes, soit directement, soit indirectement, au moyen des assises. La concession du droit d'avoir un marché, la possession de pâtures communales contribuaient en outre à leur bien-être (1). »

Si l'on considère que ce qui arrêtait surtout tout essor, toute expansion au début du moyen âge, c'était le défaut de sécurité et l'absence de tout espoir d'améliorer sa condition, on comprend que les franchises, venant mettre la stabilité là où tout était incertitude, étaient le rayon de soleil qui féconde les germes enfouis, après les tristes jours d'hiver. Le travailleur était garanti contre les guerres incessantes qui l'arrachaient à son labeur et jetaient sa vie comme enjeu pour des causes puériles et souvent ignorées; il n'avait plus à craindre les exactions qui le pressuraient au profit du maître ou de l'Église; la justice prenait une forme en laquelle il avait confiance; son initiative pouvait se donner carrière dans des limites déterminées : en un mot, il n'était plus, comme autrefois, le jouet du bon plaisir.

Sully, le ministre de Henri IV, a dit depuis : « Le labourage et le pâturage sont les deux mamelles nourricières de la France. » Le mot est vrai partout, mais ces deux sources de richesses ne peuvent se développer qu'à l'abri des libertés et de la paix.

On peut dire qu'au xv^e siècle le servage était aboli en fait.

Les guerres de religion, au xvi^e siècle, eurent naturellement des résultats désastreux pour les campagnes; les marchés désertés, les voies de communication, encore rares et primitives, devenues

(1) A. WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles*.

presque impraticables, c'étaient là des désastres qui portaient un coup mortel à nos populations rurales. Cependant, bien que le pays fût livré à la guerre pendant une grande partie du xvii^e siècle, malgré tous les éléments dissolvants qui avaient amoindri l'énergie, l'intelligence et la dignité du peuple, sous la terrible et néfaste domination espagnole, l'obstination particulière à la race vainquit les obstacles : un travail de reconstitution patient, continu, s'opéra et les guerres de Louis XIV ne firent que l'arrêter momentanément.

La ville de Bruxelles avait, jadis, fait empierrier quelques routes qui menaient aux principaux villages des environs; il y avait de plus une grande route qui traversait la forêt de Soigne. En 1704, les États de Brabant firent construire les belles routes qui vont de Bruxelles à Liège, à Gand et à Mons.

La domination autrichienne, qui donna au pays une longue période de paix, fut marquée par un développement énorme de la richesse et de la population agricoles. Cette situation ne fut troublée que par la Révolution brabançonne, où l'on vit un peuple, excité par le clergé, se soulever pour défendre les privilèges des gens d'Église, dont il avait été la victime durant si longtemps, contre un prince libéral qui, maladroitement à la vérité, voulait lui imposer d'une pièce une organisation politique faisant table rase de vieilles coutumes et d'anciennes traditions et déconcertant l'esprit de la masse.

La Révolution française vint, après l'annexion à la France, introduire un bouleversement complet dans les campagnes. Les biens des corporations ecclésiastiques furent vendus comme propriétés nationales, morcelés, achetés par les paysans, qui devinrent ainsi propriétaires de cette terre si laborieusement fouillée, si abondamment arrosée de leurs sueurs. Ce fut l'affranchissement véritable. Certes, depuis lors, la grande propriété concentrée entre les mains de familles puissantes, peut tenir encore le fermier dans une certaine dépendance, mais cette forme adoucie de la vassalité est plutôt le

résultat de l'ignorance et des préjugés du paysan que celui de la situation économique et politique dans laquelle les événements et la loi l'ont placé.

Depuis l'an VIII, sous le Consulat, chaque commune eut son administration particulière, pouvoir électif composé d'un conseil communal, corps délibérant, et d'un collège échevinal, pris dans le conseil communal et constituant le pouvoir exécutif.

L'accroissement énorme de l'agglomération bruxelloise, les nécessités de l'alimentation de cette population de quatre cent mille habitants, ont transformé en quelque sorte les environs de Bruxelles en potager de la grande cité. Camille Lemonnier, dans son admirable livre : *La Belgique*, a superbement résumé ce rôle de pourvoyeur du ventre de Bruxelles, qu'accomplissent ici la terre et ses ouvriers :

« Autour de la ville, la campagne présente plutôt l'aspect d'un grand potager, où les cultures, pareilles aux cases d'un damier, alternent en carrés réguliers avec le vert puissant des champs de choux et de pommes de terre. Schaerbeek, Jette, Evere, Laeken, Vleurgat, Uccle et toutes les communes environnantes sont le jardin nourricier de l'agglomération bruxelloise; la terre, spongieuse et brune, régulièrement fécondée par un travail qui ne s'interrompt en aucune saison, nourrie d'ailleurs d'engrais puissants, dont les relents se répandent dans les brouillards d'automne, produit sans relâche des espèces touffues et savoureuses, aux robustes verdure étalées. En tous sens, les banlieues disparaissent sous le déferlement continu des champs, formant aux maisons une ceinture d'un velours profond sur lequel se détachent les habitations villageoises, disséminées dans ce vert universel, avec le rouge clair de leurs toits de tuiles, semblables à de grands coquelicots. Enfilez le mince sentier bordé de haies derrière lesquelles le paysan, tout le jour trempé de purin fétide, engraisse incessamment son lopin de terre animalisé à force de litières et de déjections de bêtes; l'attirail agraire emplît partout les hangars : vans, charrues,

herses, cylindres, fourches, bèches et râtaux; sous le toit sont rangées les cages en bois où mûrissent les fromages, ces pestilentiels disques ronds appelés fromages de Bruxelles; dans les cours, des charrettes bondées de bottes de carottes, de chapelets d'oignons, d'amas de navets, attendent le moment d'appareiller pour la ville; près de l'étable, un mâtin allonge son museau au bord de sa niche, regardant scintiller le cuivre des cruches à lait sur les petits tombereaux auxquels on l'attellera tout à l'heure. Et par les fenêtres basses, vous apercevrez, dans les chambres proprement échaudées, les hommes et les femmes accomplissant des besognes qui toutes ont trait à l'alimentation urbaine. C'est une préoccupation unique de faire suer à la terre un rapport sans trêve qui lentement augmente l'épargne des ménages; et dès l'aube, les routes grondent sous le roulement d'un millier de roues qui, par longs convois, charrient aux citadins une nutrition plantureuse. »

TABLE DES MATIÈRES

I.	— Un Mot d'introduction	9
II.	— Au Temps passé	15
III.	— Les Faubourgs	22
IV.	— Les Faubourgs (<i>suite</i>)	36
V.	— La Zuene	51
VI.	— La Pede et la route vers Ninove	62
VII.	— La Route vers Gand et le Pays d'Assche.	69
VIII.	— Le Canal de Willebroeck	79
IX.	— La Woluwe et les environs de Perck.	89
X.	— Uccle et la villégiature	101
XI.	— Linkebeek, Alseberg et Rhode-Saint- Genèse	105
XII.	— La Valiée de l'Isque.	111
XIII.	— Soigne : § 1. — Sur la lisière	114
	§ 2. — Sous bois.	123
XIV.	— Waterloo	128